

# L'œil des Residents va à contre-pied

**MUSIQUE** Le groupe californien fête ses 50 ans le temps d'une tournée

- The Residents fut l'un des piliers de l'avant-garde « pop » dès la fin des années 60.
- Ils se sont masqués avant les Daft Punk.
- Leur tournée « In between dreams » fait escale à Bruxelles.

Voilà un demi-siècle qu'ils baladent leurs smokings et leurs masques en forme de globe oculaire coiffé d'un chapeau. Bien avant Daft Punk, les Residents ont jeté un voile de mystère sur leur identité. Peu de certitudes, même si quelques indices apparaissent. En novembre dernier par exemple, quand on apprend le décès d'un certain Hardy Fox, présenté comme le producteur, ingé-son et compositeur de ces incontestables de la scène expérimentale des années 70 et 80.

Le Homer Flynn qu'on a au bout du fil depuis San Francisco est, lui, porte-parole et manager de la Cryptic Corporation. Qui représente The Residents. Mais tout comme Fox, il n'est pas exclu qu'il en soit un aussi, de ces Californiens qui sortaient encore un album en octobre (*Intruders*) et dont l'actuelle tournée qui fera escale au Botanique s'intitule *In between dreams*.

Qu'entendra-t-on ? Que verra-t-on ? Quelques nouveautés mais essentiellement des extraits du « catalogue » de ces über productifs. « Toutes les trois chansons environ est inséré un clip. Ces morceaux et ces vidéos parlent de rêves ou de personnages évoquant un rêve. L'un d'eux par exemple, c'est Richard Nixon rêvant d'être un chanteur de blues. » On l'imagine : le choix du thème n'est pas anodin : « Notre époque est tellement étrange, tant de gens sont pessimistes aujourd'hui que ça semblait une bonne idée. Que les gens pensent de nouveau à rêver. De choses plus plaisantes et intéressantes que ce à quoi la vie ressemble actuellement. » Aux États-Unis ? « De manière générale, on voit cette espèce de vague populiste qui s'étend sur la culture occidentale. Je pense que ça ne rend pas les Residents particulièrement heureux. »

Le nouveau costume de scène – même là, ils nous prennent à contre-pied ! –, avec ce masque de docteur de la peste est donc un clin d'œil : « C'est ce que je disais à propos des rêves, pré-



## LA DISCOGRAPHIE

### S'y retrouver dans les 50 ans d'existence

En cinquante ans d'existence, le groupe a eu le temps d'enregistrer quelques albums. Plus de soixante, estime-t-on. Même Homer Flynn ne peut donner un chiffre exact et définitif... Question dès lors, qui lui est souvent posée : par quel disque commencer ? « Les gens mentionnent toujours, c'est "Duck stab/Buster & Glen", qui date de 1978. Et "Demon dance alone" également (sorti en 2002, NDLR). Beaucoup trouvent celui-là très accessible. Il semble qu'"Intruders" ait aussi surpris par son côté accessible. Ce sont trois points de départ. Et puis, il y a la compilation en quatre CD sortie par Cherry "Red, 80 Aching Orphans", qui donne un aperçu intéressant de ce qu'on fait les Residents en 40 ou 45 ans. »

www.residents.com

sentés d'une manière ludique et carnavalesque. L'idée est d'emmener les gens loin de cette peste et leur donner quelque chose, le groupe l'espère, de plus intéressant. »

La légende veut que les Residents, fans de Captain Beefheart, se connaissent depuis le lycée de Shreveport en

Qui sont les Residents ? « C'est moins important que ce qu'ils font, et cela s'adresse aux gens ayant l'esprit ouvert. » © DR.

Louisiane, se soient installés près de San Francisco en 1966, dans la foulée du mouvement hippie, arrêtés en route par une panne de moteur. Mais en 72, ils y sont, à Frisco.

Et depuis, ils auront touché à tout, ces satiristes, déconstruisant, détour-

« Nous vivons une époque plus inflammable que lors de "The Third Reich'n'roll" » HOMER FLYNN

nant, remontant à foison musique pop, films, théâtre, multimédia et littérature. Moquant les Beatles (*Meet The Residents*, 1974), enregistrant un disque destiné à ne jamais sortir (*Not available* paraît finalement en 94), « approfondissant » l'Ancien et le Nouveau Testament (*Wormwood: Curious stories from the Bible*)... « Pour le moment, ils travaillent sur un film, détaille Homer Flynn. Ils ont aussi une pièce de théâtre, qui va être jouée d'ici un an au Musée d'art moderne de New York. »

En 1972, la Détente s'installe : Nixon visite les Russes, les Américains pour-

suivent leur désengagement du Vietnam... « D'une certaine manière, il régnait une atmosphère très positive dans la Bay Area, et les Residents trouvaient l'époque intéressante. Les opportunités étaient nombreuses, pour la musique, la créativité, mais elles allaient dans le sens suivi par tout le monde. Le groupe, lui, a par exemple utilisé l'enregistrement multipiste comme peu le faisaient. Maintenant, la technologie rend les choses beaucoup plus accessibles. N'importe qui peut composer un disque sur son téléphone ! »

Difficile aussi d'imaginer un groupe comme celui-là préserver son anonymat à l'ère des réseaux sociaux ? « Les Residents ont toujours aimé creuser dans la mythologie et le mystère. Et c'était alors beaucoup plus facile. Ils ne sont pas très différents des "freak shows"... Beaucoup de tout ça était fabriqué pour que ça intrigue. Mais après, crédulité ou pas, c'était de l'entertainment. Aujourd'hui, tout le monde reçoit tant d'informations qu'on n'a plus ce genre d'opportunité ! »

Homer Flynn dit ne pas être certain que les Residents savaient eux-mêmes à quel point ils étaient uniques. Certitude par contre : même si c'est pour pointer du doigt les systèmes de propagande, un album comme *The Third Reich'n'roll* revisitant des tubes des sixties sous une pochette marquée de svastikas sortirait probablement plus difficilement aujourd'hui ! Seule l'Allemagne l'avait alors censuré... « Nous vivons dans une époque plus "inflammable". Quand ils ont fait "The Third Reich'n'roll", ils étaient beaucoup plus jeunes et plus naïfs. Ils voyaient le nazisme et l'Allemagne nazie comme appartenant à un passé lointain, et donc avec l'imagerie desquels ils pouvaient jouer. Mais après, on comprend aussi que si c'était il y a très longtemps, il y a encore beaucoup de gens qui semblent embrasser ces idées. Malheureusement. » ■

DIIDER STIERS

Concert le vendredi 1<sup>er</sup> février au Botanique (Orangerie).

## « La danse, c'est beaucoup plus grand que le corps »

**SCÈNES** « Kirina », le nouveau spectacle du chorégraphe Serge Aimé Coulibaly, est présenté au Théâtre National

### ENTRETIEN

Le chorégraphe Serge Aimé Coulibaly est de retour au Théâtre National avec *Kirina*, un ballet de danse contemporaine. Inspiré d'une célèbre bataille de l'Afrique de l'Ouest, le spectacle mêle danse, chant et paroles à l'aide de l'autrice-compositrice-interprète malienne Rokia Traoré et de l'écrivain sénégalais Felwine Sarr.

Le spectacle est inspiré d'histoires orales de l'épopée de Soundjata Keïta, le fondateur de l'empire du Mali au XIII<sup>e</sup> siècle. Connaissez-vous ces histoires quand vous étiez petit ?

L'histoire de Soundjata Keïta et de l'Empire Manden en général est l'histoire la plus racontée en Afrique de l'Ouest. Elle est assez documentée aussi. Toute cette partie de la région qui constituait le Manden est l'une des plus grandes fiertés du coin. C'est comme si on parlait de Napoléon ou Louis XIV en France.

Pourquoi s'être intéressé précisément à la bataille de Kirina ?

Je voulais repartir dans une période qui faisait la fierté de la ré-



« Je voulais repartir dans une période qui faisait la fierté de l'Afrique de l'Ouest », explique Serge Aimé Coulibaly. © PHILIPPE MAGONI

gion. Elle est essentielle parce qu'après avoir gagné la bataille, Soundjata Keïta a réuni tous les chefs de toutes les contrées et ils ont conclu un pacte avec un code de conduite : la Charte de Kouroukan Fougla. C'est comme la Déclaration universelle des

droits de l'homme, mais en 1236. Toute cette région a vécu dans la paix pendant des centaines d'années car justement, il y avait ce respect mutuel. Quand un étranger arrivait, on le considérait comme son semblable et on prenait soin de lui. Quand je vois la

### EN PRATIQUE

**Du 29 janvier au 2 février**

*Kirina* est un ballet de danse contemporaine mis en scène par Serge Aimé Coulibaly avec des chansons de Rokia Traoré et accompagné d'un livret de Felwine Sarr. Le spectacle se joue du 29 janvier au 2 février au Théâtre National de Bruxelles.

montée du nationalisme aujourd'hui, toute l'animosité autour des réfugiés... On ne voit plus des êtres humains, c'est comme si c'était des encombrants... Donc c'était important, pour moi, de rappeler cette période de l'histoire qui justement est liée aussi aux migrations, à la marche, aux gens qui se déplacent d'un endroit à un autre car ça ne va plus chez eux. Kirina est un prétexte, en fait. L'objectif est de faire comme des piqures de rappel d'éléments de Kirina ; chaque scène a une référence au Manden et à aujourd'hui. C'est un va-et-vient entre le passé et le présent.

Comment avez-vous travaillé avec Rokia Traoré ?

On s'est rencontré à Bamako et on a commencé à discuter de la jeunesse africaine. Chaque fois qu'on se voyait, on parlait toujours des jeunes, de l'Afrique, de l'Histoire... Quand j'ai créé Kirina, je voulais utiliser les grandes musiques classiques Manden qui sont reprises et retransformées depuis des centaines d'années par plusieurs créateurs. Et elle, quand elle les retravaille, ça parle à tout le monde. Du coup, je lui ai demandé de travailler le sujet. On a beaucoup échangé. On a confronté la musique et la danse et on les a ajustées l'une et l'autre.

Et avec Felwine Sarr ?

Quand on dit que l'Afrique est le continent de la musique, de la danse, ça semble évident pour les gens. Mais quand on parle de création contemporaine en danse, dans l'imaginaire des gens, l'Afrique n'existe pas. Il y avait le besoin de repenser l'Afrique d'une manière dyna-

mique. [...] Quand j'ai lu Afrotopia, je me suis dit : « Ce gars-là, c'est mon héros. » Il raconte les histoires qu'on a envie d'entendre maintenant car le monde est en retard sur l'évolution de l'Afrique. Je lui ai demandé si ça l'intéresserait de travailler là-dessus car je voulais qu'il reste quelque chose du spectacle, une trace écrite.

Quand vous concevez un spectacle, vous le pensez vraiment comme un art total, en fait ?

Absolument ! Vous savez, moi, je suis chorégraphe mais j'énervé les danseurs car je leur dis : « Moi, je n'aime pas la danse. » C'est une manière de dire tout simplement que la danse, ce n'est qu'un élément mais il y a beaucoup plus. Je leur dis souvent : « On bouge avec son corps mais on vient avec notre histoire. » La danse, ce n'est pas seulement le corps, c'est beaucoup plus grand et c'est tout ça que j'essaie d'amener sur la scène. ■

CASSY MORANDI (st.)